

Jacques Ferron ou la recherche du pays

André Major

Volume 5, numéro 2 (26), mars-avril 1963

Jeune littérature... Jeune révolution

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30203ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Major, A. (1963). Jacques Ferron ou la recherche du pays. *Liberté*, 5(2), 95–97.

ANDRÉ MAJOR

Jacques Ferron ou la recherche du pays

Dans les moments-charnières où se joue le sort d'un peuple naissent des oeuvres qui expriment ce drame; les oeuvres telles que *Rose rouges pour moi* de Sean O'Casey, *Le cuirassé Potemkine* de S.M. Eisenstein. Et je n'ai nul scrupule à dire que *La tête du roi* (1) de Jacques Ferron peut se ranger aux côtés de ces oeuvres, compte tenu de leur valeur respective. Et, plus particulièrement, je ferai remarquer la similitude existant entre *Roses rouges pour moi* et *La tête du roi*, si l'on considère que notre situation ressemble, toutes proportions gardées, à celle qu'a décrite O'Casey.

Et ici on comprendra que je ne veux pas réduire les oeuvres aux situations qui leur ont donné naissance, mais montrer qu'elles se sont voulues spontanément expression de ces situations.

Ce n'est pas la première fois que Jacques Ferron tente de rendre compte de notre drame national; déjà, dans *Les grands soleils*, il recréait l'insurrection ratée de 1837. Cette pièce montrait non seulement l'échec des patriotes, mais aussi et surtout la nécessité de reprendre le combat au point où il avait été abandonné. Cette fois, dans *La tête du roi*, il reprend ce thème (celui de notre libération) en l'exploitant d'une manière nouvelle: ses personnages ont gagné en puissance, le drame s'est élargi et s'est accentué en devenant actuel et en répondant ainsi à un besoin de libération qui ne fait aucun doute, bien que ses manifestations en soient aussi multiples que mal orientées. Mais cela est une affaire de gestes à poser qui ne concerne pas directement notre propos.

(1) Pièce en quatre actes publiée en avril 1963 par les Cahiers de l'A.G.E.U.M., no 10.

Je sais que Jacques Ferron n'aime pas qu'on le complimente, mais au risque de le gêner je dirai que son art est d'abord et avant tout un *art de démystification*. Tous ses écrits, y compris ses lettres aux journaux et ses interventions, en témoignent. Ferron conteur, Ferron épistolier, Ferron dramaturge, c'est tout un : nous retrouvons toujours la même intention de nous ramener au problème qui sous-tend tous les autres, celui de notre libération. Toujours il cherche à *donner conscience de notre aliénation collective*, du drame auquel nous tentons trop souvent d'échapper. C'est que nous aimons notre innocence, c'est que la haine est un sentiment qui nous fait peur : nous n'aimons pas assez notre pays pour en détester les ennemis. Et c'est le Procureur lui-même qui, après avoir apparemment trahi son peuple, conseillera à son fils Simon, le révolutionnaire : "Alors ne recommence plus à jouer les innocents, laisse éclater ta haine, soit laid !" Il sait que tout n'est pas perdu, que son fils peut accomplir ce que lui a cru bon de remettre à plus tard. Il n'était pas tout à fait un rebelle, pas tout à fait un traître : son fils détruira cette division en lui. Il est fier qu'Edouard VII (son monument s'entend) ait été décapité par les terroristes. Cette tête coupée est le symbole de la déchéance de la domination anglaise. Et il dit à son autre fils Pierre, le pacifique : "Edifier le monde entier, bien sûr : il fallait penser à cette tâche. Ce sera d'ailleurs la tienne lorsque ton frère t'aura fourni un pays."

Puisque ces personnages sont des *types*, c'est-à-dire des *représentants*, le père Taque me semblerait représenter l'homme du peuple. Ferron le montre bonhomme, plein de verve et de naïveté, facile à tromper et soumis comme un ange. Mais, de déception en déception, ce père Taque comprendra que sa naïveté n'était qu'ignorance, sa soumission que lâcheté : "Ce qu'ils m'en ont fait gober ! Je ne demandais pas mieux. Trompé par l'un, j'étais toujours prêt à recommencer avec l'autre qui me trompait à son tour." Il a vécu content, mais il mourra fâché, comme il le dit lui-même. Fâché contre ses maîtres, fâché contre lui-même, contre sa lâcheté : "Ils ne peuvent pas comprendre, les avocats, ils sont de l'autre côté du mur. Des maîtres ? Ils sont plus chiens que nous. Seulement ils ont une niche, ils sont dressés, la reine leur a donné un collier. Ils se prennent pour des Messieurs. Il y a un mur entre eux et la rue, entre eux et le pays, entre eux et la Fête-Dieu..." Et il s'en va pour ne plus revenir : "Je ne veux même pas qu'on me

regarde... Droit devant moi, jusqu'au bout du monde, jusqu'à Batoche, jusqu'où je pourrai. Et puis je crèverai les yeux ouverts, l'orbite béante pour l'éternité, et de mes dents ricaneuses, de mes dents de mort, je mordrai tout ce que j'ai aimé." C'est la fin des illusions: un cri de haine jeté à la face de ceux qui ont trahi ce pays.

Un peuple qui se découvre cocu se tourne contre ceux qui l'ont bafoué: c'est-à-dire contre son élite et ceux à qui elle s'est donnée. Et c'est cela que Ferron souhaite. Et s'il nous le dit avec une telle sérénité, c'est qu'il est prêt, lui, à refaire ce pays qui lui semble si incertain. Ferron c'est aussi le Québécois qui murmure en souriant: "Nous sommes, et c'est exceptionnel, un peuple blanc dans la situation de colonisés". Il travaille à corriger cette situation avec le simple mais efficace moyen dont il dispose: son art.

On vient de reconnaître son talent, mais on tient l'homme à distance, dirait-on: sa pensée politique trouble ceux qui sont "de l'autre côté du mur", ceux qui acceptent et contribuent à faire accepter notre infirmité. Cette recherche du pays a conduit Ferron à poser ce diagnostic: plutôt que de lui fournir des béquilles, il faut le guérir une fois pour toutes. Mais auparavant il sera nécessaire de "frapper pour qu'on saigne au lieu de parler. Le sang, vois-tu, il n'y a rien d'autre qui régénère un peuple!"

L'un des plus grands mérites de Ferron est de nous donner une conscience hautement exemplaire d'une action à entreprendre — ou plutôt à poursuivre.

André MAJOR